

On ne cherche pas assez à se rendre compte de l'influence qu'exerce sur l'effet des aliments l'état physique sous lequel ils doivent être consommés. Figurez vous deux hommes obligés de se nourrir l'un avec du froment en grains, l'autre avec la même quantité de froment réduit en farine; soyez sûr que ces deux hommes seront loin de profiter également de leurs aliments respectifs, chimiquement les mêmes cependant.

Ce sont évidemment des considérations de cet ordre qui font des mêmes mais des aliments si différents dans leurs effets, selon qu'ils auront été préalablement hachés seulement, ou hachés et attendris par un commencement de fermentation, ou offerts aux bestiaux en tiges entières plus ou moins récemment coupées.

Quant à la grande division que je fais subir à mes maïs au moment de l'ensilage, elle a une importance extrême au point de vue de la conservation. Hachés aussi menu que je le fais maintenant, le maïs s'arrime bien mieux dans le silo; il y occupe bien moins de place, y prenant de lui-même la forme et la consistance d'une espèce de pulpe, laissé dans sa masse le moins d'air possible.

Il n'en est pas de même lorsque le maïs est haché à des longueurs plus grandes. A mesure qu'on s'éloigne de la dimension à laquelle je me suis arrêté après de nombreux tâtonnements la conservation devient moins bonne et finit par être tout à fait défectueuse.

En 1875, un cultivateur du val de la Loire vient prendre chez-moi les dimensions de mon silo elliptique et le reproduisit exactement chez lui. Il le remplit en automne, et lorsqu'il l'ouvrit dans le courant de l'hiver, il n'en tira qu'un produit fort mal conservé que les bestiaux ne mangeaient qu'avec répugnance. Il m'apporta tout désapointé, un échantillon de son maïs, qu'il avait haché au moment de l'ensilage, en morceaux de 2 pouces et plus de longueur, au lieu de $\frac{1}{2}$ ou $\frac{2}{5}$ de pouce comme je le lui avais recommandé.

Je reconnus immédiatement, la cause de son échec, et je lui demandai pourquoi, contrairement à mes conseils, il avait haché si long. "Je n'avais pu, me répondit-il, me procurer la machine à vapeur dont je comptais me servir et j'ai dû employer un manège à cheval; la besogne ne s'avancait pas assez vite, c'est pour l'activer que je me suis décidé à couper de si longs morceaux."

Il fut émerveillé de la belle conservation des maïs en silos à Burtin, dont il apporta quelques centaines de livres; ses bestiaux furent aussi mis à même d'apprécier la différence. Je cite ce fait parce qu'il contient un précieux enseignement.

La questions des haches-maïs ou hacheurs est des plus importantes.

AUGUSTE GOFFART.

(A suivre)

Notre petit cheval canadien.

Il y a trente ans nos chevaux étaient (sains) exempts de tares et bons sous tous les rapports. Le petit cheval canadien valait autrement que ce que nous avons main-

tenant. Il était de petite taille, c'était son seul défaut; si l'on peut appeler cela un défaut.

La tête carrée; l'oreille petite, les reins courts et doubles, la poitrine et la croupe larges, l'épaule et la hanche musculuses et les jambes fortes, les jointures grandes; le pied solide, une crinière et une queue comme on n'en voit plus, tant elles étaient longues et touffues—tel était le petit cheval canadien sous le rapport de la conformation. Il avait tout ce qu'il faut pour avoir une santé robuste et beaucoup de force musculaire.

Aussi j'ose dire que le petit cheval canadien pouvait traîner de plus lourdes charges que des chevaux bien plus pesants que lui.

Ce qu'il y avait de force et d'énergie dans ce petit animal est incroyable. Qui n'a pas vu arriver en ville dans les mauvais chemins du printemps un habitant avec un voyage de bois d'une demi-corde traîné sur la terre par un cheval gros comme le poing ?

On pouvait voyager toute une semaine à 20 lieues par jour avec un petit cheval canadien. On lui laissait prendre son petit train de deux lieues à l'heure et dans 10 heures on avait franchi les 20 lieues sans presque le faire manger. Le lendemain matin il était frais et prêt à répéter la course et le surlendemain encore; et encore le jour suivant.

Toujours gras, toujours gai; avec une botte de foin et 5 ou 6 livres d'avoine on le nourrissait aussi bien que nos chevaux d'aujourd'hui avec le double de cette ration.

Rien n'égala jamais le petit cheval canadien pour voyager en hiver. Avec lui on n'avait pas besoin de craindre les rencontres dans les mauvais chemins. Il savait se tirer d'affaire merveilleusement dans les plus gros bancs de neige. Tranquillement il s'y engageait et les franchissait sans sauts, sans secousses, en nageant pour ainsi dire, et atteignait le chemin dur sans être essouffé.

Il trottaït dru notre petit cheval. Dans ce temps là le cheval qui trottaït en 3 minutes était considéré extraordinaire. Eh bien avec un peu d'entraînement le plus grand nombre de nos chevaux pouvaient atteindre ce degré de vitesse.

Le fait est que c'est ici, dans le bas Canada, que les courses au trot ont d'abord été les plus rapides.—Les États-Unis n'avaient encore rien de renommé quand en 1858 ou 59 nous avions l'*Oiseau-Rouge* à M. Gratton de Saint Eustache qui a trotté un mille en 2.45. J'ai vu de mes yeux en 1861 le cheval de M. Desjardins trotter $\frac{1}{2}$ mille en 1.10.

Quelle vigueur, quelle force de résistance, ils déployaient ces petits chevaux dans la course! On pouvait les faire trotter toute la journée. L'*Oiseau rouge* fut vendu à un Américain pour la somme exorbitante alors, de \$2000. J'ai parlé dans un autre article de Pilot, un autre petit cheval canadien vendu à un américain pour une bagatelle et qui a été un des chevaux les plus célèbres des États-Unis pour la reproduction des chevaux trotteurs.

Pour la selle le petit cheval canadien était très utile. Un de mes vieux amis qui a toujours été grand amateur